

Chronique horticole : les arbres et leurs fruits

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 11

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-247878>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs, à la campagne surtout, sur l'excellente étude dont nous commençons la publication dans le numéro de ce jour et qu'un amateur d'horticulture très entendu dans cette partie écrit spécialement pour eux. Elle a rapport à la culture des arbres fruitiers, notamment des poiriers et des pommiers, culture bien trop négligée dans notre contrée. Les avis et descriptions que donne notre distingué correspondant seront d'une grande utilité à maints propriétaires.

CHRONIQUE HORTICOLE

Les arbres et les fruits

Quel plaisir de croquer, en cette saison rigoureuse, une bonne pomme, un petit fenouillet gris, par exemple, de savourer une calville blanche, de mordre, à belles dents, au milieu d'une poire fondante et parfumée, telle qu'une Puisse-crassane, une Puisse-Colmar, une bonne de maline, une St-Germain.

Très bien, me direz-vous, pour ceux qui possèdent ces fruits excellents, mais le commun des mortels n'en possède point et on n'en trouve pas au marché. D'ailleurs, nous ne connaissons pas les fruits, par leur nom.

Permettez-moi de vous dire que c'est là votre grand tort. Vous achetez un fruit de superbe apparence, coloré comme la pomme d'Eve; vous n'en connaissez pas le nom; on vous livre alors une poire fade, insipide, si non âpre ou déjà bléttée.

Il y a donc là une lacune à combler.

S'il est vrai que souvent : *savoir c'est pouvoir*, cet adage est vrai surtout en horticulture. Nous n'habitons pas la Sibérie; les arbres, les fruits, les fleurs viennent beaux, nombreux et variés dans notre région, mais que d'ignorance, de routine, de laisser-aller! — Des arbres de verger moussus, sales, teigneux, qui n'ont jamais connu les soins du coiffeur ou du perruquier; des jardins, bien cultivés en apparence, mais produisant de mauvais légumes, faute de bonnes graines et de bonnes espèces; de jolies fleurs, mais mal soignées et mal présentées.

Nous nous proposons donc dans une série de modestes articles, qui seront plutôt une causerie, d'instruire d'une façon aussi intéressante que possible les lecteurs du *Pays du Dimanche*, au sujet des choses concernant l'horticulture en

— Ça ne nous disait pas... avec cette chaleur. Mais vous avez bu?

— Ça il le fallait bien! on avait la gorge tellement sèche!

— Je vois ça: vous avez roulé de cabaret en cabaret...

— Ça se peut, mon capitaine...

— Et qu'est-ce que vous buviez?

Cette question fournit une excellente réplique à Césaire; il dit, avec un geste emporté:

— Et, voilà... c'est ça qui est cause... Nous, n'est-ce pas, on n'est habitué qu'au cidre; et nous sommes bien allés au débit où nous en buvons toujours de chez nous; mais, rapport à la fête, il était plein... Et dans les autres où on est allé, on nous a porté du vin... Et voilà?

— Voilà... quoi?

— Eh ben, voilà! prononça encore Césaire, comme enchanté de cette conclusion.

Après cela, il ne savait sûrement plus rien. Le capitaine ne put retenir un mouvement d'humeur; et, tout en mordillant sa moustache:

— Vous étiez gris?

— Ça doit avoir été quelque chose comme cela...

— Vous mériteriez huit jours de bloc! Voilà que vous n'êtes pas capable de nous renseigner sur le malheur de votre ami!...

Césaire devint très rouge.

général, qui comprend trois grandes divisions: les fruits, les fleurs et les légumes.

Commençons, si vous le voulez bien, par les arbres fruitiers.

Et d'abord, qu'est-ce qu'un arbre fruitier?

A cette question, nous répondrons d'une manière sans doute peu précise et peu scientifique, mais d'une manière pratique: un *arbre fruitier est un être vivant*. Ce qu'on oublie trop souvent.

Cet arbre en effet que nous voyons tous les jours, qui ne marche pas, il est vrai, ne change pas de place, vit, néanmoins, et meurt comme nous. Il meurt de vieillesse et aussi de maladie.

Comme en nous, il circule, dans ses veines, un liquide, qui est le signe de sa vie; quand ce liquide s'arrête, il est mort. Si cette circulation est régulière, puissante, l'arbre est vigoureux et on dit qu'il est plein de *sève*; si elle se ralentit, l'arbre devient chétif, maladif; il faut alors l'exciter à la vie, le soigner, comme un médecin soigne son malade.

Comme nous, cet arbre respire, mange, transpire et se repose.

Il a sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse, et ces différentes phases de son existence sont parfaitement caractérisées par un végétation emportée ou calme, pleine de vigueur ou de faiblesse, selon l'âge.

Dans les premières années, il n'offre pas de résistance, on lui imprime la forme que l'on veut, c'est le moment de l'éduquer et de le diriger; il ne donne pas encore de fruits, il a les passions et le feu de la *jeunesse*.

Vers six ou sept ans, il se calme et commence à produire quelques fruits; bientôt il se couvre d'une abondante récolte; c'est l'*âge mûr*.

Puis la fructification se ralentit, diminue, il a quelques feuilles jaunes, par ci, par là, les pousses sont moins vigoureuses, la sève circule plus lentement dans les vaisseaux durcis et obstrués, quelques branches manquent à l'appel; c'est la *vieillesse* avec ses infirmités.

(A suivre).

HORTICOLUS.

Notes d'un passant

Ils ne sont pas contents, nos aubergistes! On a pourtant dansé dimanche gras, mardi gras et le dimanche des Brandons. Comptez la bourse de l'ouvrier, et vous me direz si ce n'est pas assez.

Mais il y a encore du vin dans les tonneaux

— Dubreuil est dans un état pitoyable! hurlait le capitaine, Morbleu! Vous devez pourtant bien en savoir quelque chose.

Césaire balbutia:

— C'est ce vin..., et le soleil de la revue. On ne devrait pas, quand on n'est habitué qu'au cidre.

— Allons? assez de votre vin et de votre cidre, sacré finaud! Et dites-nous nettement ce que vous savez sur votre camarade...

— Mais... j'sais pas autre chose que ce qu'on a raconté à la chambrée, qu'on l'avait ramassé la tête tout en sang.

— Eh bien, comment cela a-t-il pu arriver? Il faut que vous nous mettiez sur la piste... Avez-vous eu une discussion avec des pékins!

— Ça se pourrait..., quoique je ne croie pas...

— Alors avec des camarades? Vous en avez bien rencontré, des camarades?

— Ah, oui, on s'offrait un litre...

— Et je parie bien qu'une querelle a éclaté... au sujet d'une tournée, peut-être?

Césaire avança le menton.

— Je ne me souviens pas, mon capitaine.

— Mais, sacrebleu! comment avez-vous pu abandonner Dubreuil, votre pays, votre ami?

Césaire abonda dans le sens du capitaine.

— Ça, ça, c'est que je n'arrive pas à me met-

et de l'eau-de-vie clairette dans les barils... Cela ne peut guère passer le carême ainsi, jusqu'à Pâques! Le lundi on redansera. Mais ce sera déjà quatre permis, et les cabaretiers n'ont droit qu'à six. Aussi, très peu satisfaits, vont-ils ouvrir une petite campagne contre le Décret trop morose adopté si malencontreusement par les Pères conscris du Grand-Conseil. Ils n'ont plus de jambes, tous ces gens-là, et il faut qu'ils se montrent moins chiches envers les cabaretiers et les danseurs. La Société des aubergistes va donc rédiger une nouvelle pétition. Mais aura-t-elle grand succès à Berne?

Il est permis d'en douter.

Le Décret est trop neuf pour qu'on consente à le reviser si vite, et il a déjà donné tant de tablature aux législateurs et orateurs, que très probablement ils renverront les pétitionnaires en les aspergeant d'eau bénite de cour!

Il faudrait que nos braves aubergistes soient Wurtembergeois. Alors, comme ils compteraient le roi pour confrère, il leur serait plus facile d'obtenir gain de cause.

Vous croyez que nous rions? Le roi de Wurtemberg possède à Stuttgart deux grands hôtels fort achalandés. Ces deux établissements, pourvus de tout le confort désirable, sont admirablement situés et rapportent, bon an mal an, à leur auguste propriétaire quelque trois cent mille francs.

La profession d'aubergiste est de tradition dans la famille royale de Wurtemberg. Au commencement du XVIII^e siècle, Pierre le Grand se rendit à Stuttgart pour faire visite au duc régnant. Pour ne pas gêner le prince et avoir ses coudees franches, le tsar exprima le désir de loger à l'auberge.

Le duc accéda à ce désir, mais il sut adroitement se rattraper. Il fit placer une enseigne sur la façade de son palais: *Au rendez-vous des monarques*, et lui-même, costumé en aubergiste, reçut à la porte de son établissement l'empereur de toutes les Russies.

Ce n'est déjà pas si mal trouvé, et c'est le cas de répéter qu'il n'y a pas de sots métiers, même pour les rois, et surtout en un siècle où ces pauvres souverains risquent toujours de s'entendre dire: « Allez chercher fortune ailleurs! »

La vente de Charité qui a eu si grand succès à Porrentruy a été une superbe réponse à l'ignoble diatribe de l'anonyme qui, dans le *Journal du Jura*, osait accuser la généreuse Société des Dames visiteuses des pauvres de con-

tre dans l'idée!... Que moi, moi, j'aie lâché mon ami!... Je ne comprendrai jamais ça...

Durant près d'une heure le capitaine Chenu, tantôt cramponné à sa table, tantôt se redressant comme un diable qui sort d'une boîte, tantôt venant mettre ses yeux gris, comme des pointes, dans le naïf regard de Césaire, l'interrogea, le tourna, le retourna, mais sans en rien tirer. L'ami de Firmin ne savait rien, ne se souvenait de rien.

Quant à Césaire, il avait tiré, de son interrogatoire, cet enseignement que personne non plus ne savait rien; une seule chose était nettement établie, c'est que Firmin avait reçu une horrible blessure à la tête et que, pour l'instant, l'usage de la parole lui était enlevé... Mais que dirait-il, quand il sortirait de son évanouissement? Et ne se souviendrait-il pas, lui?...

— Vous me ferez huit jours de consigne! clama le capitaine Chenu pour clore l'entretien.

Et Césaire regagna la chambrée où quarante questions l'accueillirent; mais du ton dont le capitaine Chenu lui avait collé ses huit jours, il répondit qu'on l'emuyait et s'abattit sur son lit, horriblement anxieux à la pensée de la lettre à écrire au pays: comment avouer, à Marceline, l'accident de Firmin?

(La suite prochainement.)